

FTA
Audace et plaisir
Page E 3



CINÉMA
Chronique de mœurs
au service du gag
Page E 4

◆ LE DEVOIR ◆

C A H I E R
E

CULTURE

Fringe Festival



LA MARGE

dans toutes ses franges

Du 12 au 22 juin, dans une dizaine
de salles du centre-ville,
le Fringe
Festival poursuit son rêve
de culture pour tous

L'histoire commence en Écosse, à la fin de la guerre, alors qu'on organise une sorte d'immense festival de l'espoir. Sûres de trouver là un auditoire, des compagnies non invitées se joignent à la fête en installant leurs tréteaux en marge de l'événement. La traînée de poudre se répand encore.

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Dans la jungle des festivals qui investissent le centre-ville de Montréal pendant l'été, le Fringe fait bande à part. Le moins que l'on puisse dire, c'est que c'est un festival pas tout à fait comme les autres. Par définition presque, le Fringe, c'est cool. Marginal. Un peu sale. À part...

Sauf que lorsqu'on y regarde de plus près, ce n'est plus tout à fait vrai. Le Fringe, c'est un réseau planétaire, rien de moins! D'Édimbourg à Sydney en passant par la Nouvelle-Zélande, les Caraïbes, les plaines du ROC, les Maritimes et même la France, où la Fringe Society a tissé des liens avec l'off d'Avignon, on doit bien trouver une bonne centaine de festivals Fringe étendant un peu plus leurs tentacules chaque année. Pas mal pour un événement né presque par hasard, à Édimbourg, en 1947, et qui prônait déjà l'accessibilité à la culture pour tous après la boucherie de la Deuxième Guerre mondiale. (On en apprendra plus sur les origines un peu rocambolesques du Fringe en visitant les archives du www.edfringe.com ou celles du www.montrealfringe.com.)

Erreur de parcours

Depuis quelques années, les journaux montréalais ont pris l'habitude de signaler

**Le Fringe,
c'est un
réseau
planétaire,
rien de
moins!**

l'arrivée du Fringe lorsque la grande tente du festival est montée dans les parages du boulevard Saint-Laurent. On fait un petit papier d'atmosphère. On souligne l'arrivée des punks et des punkettes, des tout tatoués, des percés et autres plus ou moins chevelus; et même, parfois, la présence d'un nom presque connu. On suppute aussi sur la quantité de bière bue là. Mais on parle rarement de la programmation, où on retrouve des légions d'inconnus qu'on suppose remplis de bonne volonté. Et puis c'est tout. Oh, j'oubliais: on souligne aussi, un peu traitreusement, que c'est un événement ouvert à tout le monde. C'est-à-dire à n'importe qui...

En fait, il aurait été plus juste de dire que c'est ce qui se passe dans les quotidiens et les médias français de Montréal. Du côté des anglos — parce que, si vous ne l'avez pas deviné, le Fringe plonge ses racines dans la culture anglophone —, c'est une tout autre histoire...

Patrick Goddard est directeur administratif du Festival Fringe de Montréal depuis deux ans. Originaire de l'Ouest canadien, il vit à Montréal depuis le début des années 90. C'est lui qui m'explique, dans un français impeccable, que l'événement est en pleine croissance et reflète bien la réalité montréalaise. «En

VOIR PAGE E 2: FRINGE

Culture

FRINGE

SUITE DE LA PAGE E 1

1991, le Fringe a été créé par deux étudiants de McGill originaires d'Edmonton. Jusqu'en 1995, le festival s'est tenu, avec peu de moyens, dans le centre-ville, sur Saint-Laurent. C'est d'ailleurs pour diminuer ses frais que le Fringe a commis une grande erreur en s'installant de 1995 à 1998 sur le campus de l'université McGill. Une erreur, parce qu'on s'est mis à le percevoir comme un truc d'anglos, une foire d'étudiants en quête d'émotions fortes, une sorte de *springbreak* nordique.

Ce qui est bien loin des objectifs du «mouvement Fringe»: le Fringe d'Edmonton, par exemple, a accueilli plus de 300 000 spectateurs de toutes origines en 2001. Celui de Winnipeg, considéré comme étant le plus sauté du continent, draine lui aussi des foules considérables. Et celui d'Édimbourg, en Écosse, l'ancêtre, a généré, avec ses 1500 spectacles et ses 800 000 participants l'an dernier, des revenus estimés à près de 15 millions de dollars (6,6 millions de livres). Partout, le Fringe voit large et fait de la place à tout le monde. Ou presque.

À Montréal, les chiffres sont beaucoup plus modestes, sans doute à cause de l'environnement culturel particulièrement chargé. Sur les 26 Fringe nord-américains (vingt au Canada et six seulement aux États-Unis), la métropole se situe au cinquième rang après Edmonton, Winnipeg, Toronto et Vancouver. En 2002, les 65 productions de «notre» Fringe ont attiré entre 30 000 et 35 000 spectateurs et généré des revenus bruts de 100 000 \$. Cette année, le festival présentera 80 spectacles.

Au fond du chapeau

Patrick Goddard tient à souligner le caractère particulier de la version montréalaise du Fringe. «Chaque festival a ses propres façons de fonctionner, explique-t-il. Mais le principe d'égalité des chances de participer prévaut partout: le Fringe est un festival ouvert et à petit budget.» Dans les faits, le festival annuel roule sur un budget de 250 000 \$ et le prix moyen des spectacles, quand ils ne sont pas gratuits, est de 7 \$. Goddard poursuit: «À Montréal, nous avons toujours voulu, depuis le début, témoigner de la réalité d'ici tout en nous ouvrant sur le monde. Nous accueillons 25 % de compagnies francophones de Montréal, 25 % de compagnies anglophones de Montréal, 25 % de compagnies canadiennes et 25 % de compagnies venant d'ailleurs. Ces proportions sont toujours les mêmes, d'année en année, quel que soit le nombre de productions présentées. Je pense toutefois que pour bien s'implanter à Montréal, il faudra que le Fringe atteigne des proportions de 50-50, francophones et anglophones. Est-ce que cela se fera rapidement, je ne sais pas. Mais on peut noter que chaque année, le nombre de demandes de participation augmente. En 1998 encore, nous présentions 50 spectacles; nous en sommes à 80 cette année. Et nous n'avons pas pu accepter tout le monde.»

C'est ce qui explique une autre des particularités du Fringe de Montréal: on ne peut y entrer qu'en s'inscrivant... et en acceptant de voir son nom placé dans un chapeau. Une fois là, c'est le hasard qui décide. Cette année, pour la treizième édition montréalaise du Fringe, on a tiré 80 noms du chapeau — l'an dernier, on en était déjà à 65. Et de ces 80 spectacles présentés, 25 % doivent être en français. Ce qui prend un relief de plus en plus important depuis que la Fringe Society a tissé des liens avec le *off* du festival d'Avignon.

«Avant qu'on ne réalise ce partenariat, reprend Patrick Goddard, Montréal était le seul festival Fringe comportant une programmation en français. Voilà une raison de plus pour approfondir le caractère de notre festival. Dès cette année, six de nos spectacles partiront en tournée: après Montréal, ils se di-



Molière than thou de l'Américain Timothy Mooney.

rigeront vers Avignon [du 9 au 26 juillet], puis Édimbourg [du 3 au 25 août].»

Ces six spectacles — présentés au théâtre La Chapelle sous l'égide du Garage International animé par la performeuse Shakti — n'ont toutefois encore rien de typiquement montréalais puisque ce sont... cinq productions japonaises de danse et d'une production américaine (*Bisexual Alphabet*, une comédie de David Chapman). Mais ils tracent du moins pour la première fois un circuit que des petites compagnies d'ici pourraient bientôt emprunter. Ce qui est d'ailleurs le fait d'une production française, *Inconnu à cette adresse* (du 13 au 20 juin, à la salle Jean-Claude Germain du théâtre d'aujourd'hui), qui est passée au Fringe d'Édimbourg l'an dernier et qui vient boucler la boucle après avoir amorcé son trajet au *off* d'Avignon.

D'ici là, le Fringe 2003 offre une vingtaine de spectacles en français: une quinzaine en théâtre ou en performance (la plupart regroupés au théâtre d'aujourd'hui, rue Saint-Denis), quatre en danse et un en cirque (*Les Circus Cowboys*, du 14 au 22, salle Jean-Claude Germain). On retrouve là des spectacles aux titres étranges, portés par des comédiens et des compagnies inconnus: des choses comme *Comment faire fuir les requins et les kangourous* (du 15 au 22 juin au théâtre d'aujourd'hui), *Le Chien belge et l'Homo quebecus erectus* (du 13 au 22, salle Jean-Claude Germain) ou encore *L'ensemble de la morsure comprend 32 trous* (du 13 au 21, au même endroit).

Si cela ne vous attire toujours pas, vous pourriez vous rabattre sur des productions anglophones bizarroïdes comme ce *Molière than thou* de l'Américain Timothy Mooney (du 14 au 21 juin dans la salle de l'Infinité, 5300, rue Saint-Denis) et le *Hamlet* de la Lit Moon Theatre Company de Santa Barbara, qui ont connu beaucoup de succès sur le circuit marginal américain. Ou encore vous approcher des punkettes, question d'observer les tendances les plus récentes en *bodypiercing*.

DISQUE

Radiohead: retour vers le futur

Le nouveau disque des Britanniques arpente des contrées déjà approfondies sans toutefois en piétiner l'herbe

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

L'album le plus attendu de l'année sera sur les présentoirs dans deux jours. Le Radiohead nouveau, intitulé *Hail To The Thief*, n'est encore qu'une promesse et, déjà, des questions, anciennes comme nouvelles, font surface. L'apparition de quelques bandes sur Internet a mis à sac le grand secret entourant le nouvel album. Radiohead revient sur des sentiers battus? Le retour des guitares se fait sentir? Radiohead délaisse la recherche de pointe? Exit, l'expérimentation?

Plusieurs disent déjà qu'il s'agit au plus d'un bon album de la part d'une formation musicale hors pair. Vrai que Radiohead, avec *Kid A* et *Amnesiac*, avait par deux fois fait table rase des attentes. Cette fois-ci, les 14 pièces du nouvel opus, bien plus que de continuer à mettre la main là où les pieds du groupe ne sont jamais allés, arpentent des contrées déjà approfondies sans toutefois en piétiner l'herbe. Pour que la terre reste fertile, la bande de Thom Yorke persévère à distiller des émotions tortueuses, continue de cultiver la fracture, exhale encore des atmosphères insondables.

Comble du paradoxe, l'hommage au voleur n'aurait pas pu tomber plus mal pour la formation. *Hail To The Thief*: le slogan, utilisé par certains opposants de George W. Bush à la fin de l'élection corsée qui lui a permis de remporter la Maison-Blanche, s'est retourné contre le groupe. Depuis mars, des pistes du nouvel album, volées dans le studio, circulent sur Internet. Le mixage incomplet des pièces dérobées a ramené à l'avant-plan un vieux débat des plus vains au sujet du silence des guitares chez les Britanniques, un remue-ménage d'idées provoqué à l'époque par la publication de *Kid A*. Les premières écoutes, privées des nuances des dernières étapes de production, ont ravivé la question: Radiohead délaisse-t-il l'expérimentation pour un rock nettement plus atmosphérique, orienté vers les guitares. Le premier extrait de l'album, *There There*, semblait confirmer la tendance. Mais d'autres extraits, comme l'unique *Myxomatosis* avec sa phrase de *string synth* et ses rythmes saccadés, sont d'allégeance technologique (avec ces paroles, répétitives, «I don't know why I feel so tongue-tied», déjà présentes sur le *b-side* *Cutthroat*: cette ré-utilisation renforcerait-elle l'idée de rétrospective?).

Ce débat fait rigoler Colin Greenwood, bassiste de la formation, rencontré plus tôt cette semaine. «Vrai que l'album commence avec les guitares. Mais le plus drôle, c'est que les bruits au début de la première pièce [2 + 2 = 5] sont les parasites sonores de la guitare de Johnny branchée dans son portable.» L'anecdote fait sourire le musicien. Dans sa tête, c'est une belle feinte, qui rend caduques les ridicules discussions sur la part jouée par la six-cordes dans cette musique.

N'empêche, *Hail To The Thief* semble remonter aux temps d'*OK Computer*, non? «C'est en effet comme ça que le disque a été mis en marché.» Comme une synthèse de ce qui s'est fait précédemment sous le ciel des Britanniques, les esthétiques continuent de se fondre dans cet album. «Nous avons beaucoup écouté de musique pendant l'enregistrement de *Kid A* et *Amnesiac*. Avec ce nouvel album, les musiques extérieures n'ont en aucune manière dicté les sonorités de ce que nous faisons. La seule musique impliquée dans le processus de composition, pour le meilleur ou pour le pire, a été la nôtre.»

Radiohead semble toujours sur la corde raide, à la limite de la rupture, accélérant sans prévenir, ajoutant des *glitches* à sa mouture pop, diversifiant les am-

biances au gré des émotions tortueuses véhiculées par les textes et les musiques de Yorke. «Le groupe parvient à garder la tête froide en raison du noyau de gens qui le composent. Nous avons un espace de travail commun, la scène, que nous avons promené d'Oxford, en avril l'an dernier, vers l'Espagne, le Portugal, puis en Amérique. Nous l'avons transporté à Los Angeles pour deux semaines de studio en septembre. Nous avons ce forum qui nous tient ensemble.»

Bouleversements

La vérité, selon Greenwood, c'est qu'en fréquentant de plus en plus dame maturité, les musiciens deviennent plus à l'aise avec les instruments les plus divers, que ce soit les ondes Martenot, l'ordinateur portable, etc. «Il y a plus de choses sur le comptoir de la cuisine», pense Greenwood. Chose sûre, les nombreux groupes qui, aujourd'hui, reprennent la manière Radiohead — les guitares texturées, les voix planantes à la Thom Yorke: «On peut voir ça comme un intérêt commercial des compagnies de disques ou un intérêt artistique d'autres musiciens» — n'ont rien pour forcer Radiohead à se repositionner. Bien que Thom Yorke ait déjà annoncé auparavant que la formation sera méconnaissable d'ici deux ans, Greenwood affirme que «Radiohead a des racines profondes».

Les tournées de *Kid A* et *Amnesiac*, les nouvelles manières de jouer les anciennes pièces ont beaucoup à voir avec les sonorités de ce nouvel album. Pour ajouter à l'idée selon laquelle *Hail To The Thief* serait une sorte de synthèse — de celles qui propulsent au loin les artistes après quelques pas en arrière? —, Greenwood soutient que la parution mémorable d'*I Might Be Wrong*, le *live* de l'automne 2001, a modifié la surface de jeu. «Notre manière de jouer en concert a beaucoup influencé l'écriture de cet album», assure Greenwood.

Les bouleversements attendus ne seront pas venus, mais Radiohead continue de triturer un univers plongé dans le pathos tout en parvenant à ne pas sombrer dans l'effusion de sentiments préfabriqués. C'est encore là une de ses forces.

Le groupe était de passage à Musique Plus lundi, en version réduite et acoustique. Les 170 privilégiés sur place ont eu droit à un concert intime de haut calibre, malgré les irritants du genre télévisuel. *I Might Be Wrong*, de l'album *Amnesiac*, a ouvert le concert, puis *Sail To The Moon*, *Go To Sleep* et *A Punch-Up At The Wedding*, toutes tirées de *Hail To The Thief*, ont suivi. Ensuite, dans l'ordre ou dans le désordre: *Everything In Its Right Place*, *There There*, l'ancienne *Karma Police*. Un rappel, impromptu, a procuré la joie d'entendre en personne la version tout simplement sublime de *Like Spinning Plates*, au piano, comme sur *I Might Be Wrong*.

Sur place, on a de nouveau pu constater, comme au parc Jean-Drapeau naguère et même sur une petite scène de studio, combien la fracture ambulante qu'est Thom Yorke, celui qui est pris de nombreux tics au moment de livrer ses complaintes, est un chanteur aux cordes vocales tissées d'émotions troubles, au sens noble du terme cette fois-ci. «Thom continue de parler de la perte d'identité, du sentiment de se sentir perdu dans une foule, etc. Il est très bon pour le faire. Mais il y a aussi de l'humour sur cet album», fait remarquer Greenwood.

Pour ceux qui n'y étaient pas, le concert de Musique Plus sera diffusé sur les ondes de cette station le 5 juillet à 22h. Radiohead sera d'ailleurs l'artiste du mois de juillet à M+. Et, oui, Radiohead sera à Montréal pour un concert plus tard au cours de l'été, mais la date et le lieu demeurent à être confirmés.

4e ÉDITION 2003 26 JUIN → 6 JUILLET

L'OFF

FESTIVAL DE JAZZ

de Montréal

Passeports/forfaits et billets maintenant disponibles
L'OBLIQUE • 4333, Rivard • 514-499-1323
BILLETTERIE ARTICULÉE • 1-866-844-2172

5 forfaits

Lion d'Or

PASSEPORT 10 ~ 150 \$
10 soirées, 21 concerts
RABAIS DE 40% PRIX RÉGULIER DE 251 \$

PASSEPORT 5 ~ 84 \$
5 soirées, 10 concerts
RABAIS DE 30% PRIX RÉGULIER DE 120 \$

PASSEPORT 3 ~ 58 \$
3 soirées, 6 concerts
RABAIS DE 20% PRIX RÉGULIER DE 72 \$

Le Va-et-Vient

PASSEPORT 9VV ~ 64 \$
9 soirées, 9 concerts
RABAIS DE 33% PRIX RÉGULIER DE 95 \$

Focaccia

PASSEPORT 9F ~ 58 \$
9 soirées, 9 concerts de 23h30
RABAIS DE 20% PRIX RÉGULIER DE 72 \$

LION D'OR

1676, ONTARIO EST • 514-598-0709
QUAI DES BRUMES

LE VA-ET-VIENT

3706, NOTRE-DAME OUEST • 514-940-2330
FOCACCIA

4481, SAINT-DENIS • 514-499-0467

2077, UNIVERSITY • 514-284-1115

www.LOFFfestivaldejazz.com

LE THÉÂTRE DE NOS PREMIÈRES AMOURS

Kamouraska
de Anne Hébert
Version scénaristique et mise en scène: Guy Beauséjour

Edmond Dantes
1^{re} partie du *Comte de Monte-Cristo*
d'Alexandre Dumas père
Adaptation: Elizabeth Bourget
Mise en scène: Robert Bellefeuille

Les Femmes savantes
de Molière
Mise en scène: Martin Faucher

L'ahigénie
ou *Le pêcheur des Dieux*
de Michel Azama
Mise en scène: Lorraine Côté
Une production du Théâtre Nouveau Parking

Le Fantôme
De Shakespeare
Texte, mise en scène et interprétation: Philippe Avron

Scrooge
d'après *Christmas Carol* de Charles Dickens
Texte et mise en scène: Jean-Guy Legault
Une production du Théâtre des Vestibules en collaboration avec le Théâtre Denise-Pelletier

FRED BARRY Choisissez 5 spectacles au prix de 41 \$

Abonnés: tarifs privilégiés pour les spectacles hors saison et Fred-Barry.

(514) 253-8974
Abonnement en ligne: www.denise-pelletier.qc.ca

Hydro Québec

Hors Saison

Culture

FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES

Perdu dans Dostoïevski

HUMILIÉS ET OFFENSÉS
(EN ALLEMAND)Adaptation et mise en scène:
Frank Castorf. Une production
de la Volksbühne am
Rosa-Luxemburg-Platz
(Allemagne) présentée les 3 et 4
juin à la Place des Arts.

HERVÉ GUAY

Je suis arrivé mal préparé à cette adaptation d'*Humiliés et offensés* par le metteur en scène allemand Frank Castorf. J'avoue n'avoir pas lu ce que plusieurs considèrent comme le premier grand roman de Dostoïevski tandis que pour d'autres, dont je suis, elle appartient clairement au deuxième cercle de l'œuvre. C'est-à-dire à une frange de son travail à laquelle une bonne partie du public non européen ne se rendra jamais. Visiblement, je n'étais pas le seul à manquer de repères. Incapable de suivre le récit et découragée par des sous-titres décalés, la salle s'était vidée des deux tiers au retour de l'tracteur.

Cela ne remet pas en cause la qualité du travail de Castorf mais handicape énormément la capacité du public d'en profiter. Car pour toucher vraiment le cœur de son apport artistique, il m'apparaît essentiel de mesurer la distance qui sépare son adaptation de l'œuvre originale. Apparaît alors la férocité de sa critique sociale. Or ce qui avait marché à fond pour *Un tramway nommé Désir* ne fonctionne guère ici. Par conséquent, il y a fort à parier que nombreux sont ceux qui ont chaudement applaudi le spectacle après la représentation sans en avoir compris grand-chose ou en n'ayant retenu que les aspects caricaturaux ou spectaculaires.

Quoi qu'il en soit, le spectateur moins expérimenté est en mesure de constater qu'il a devant lui un metteur en scène en pleine possession de ses moyens. Et des moyens, il en a: financiers et artistiques. Ainsi de l'écran géant planté sur un immeuble comportant deux appartements voisins à la patinoire qui fait office de cour arrière. Cette demeure, le public peut l'observer sous divers angles. Et ceux qui y évoluent, pareillement. Non seulement parce qu'un plateau tournant en expose les quatre faces mais aussi parce qu'une caméra capte constamment l'action qui se déroule à l'intérieur. À tel point que nous finissons par connaître sous toutes leurs coutures ces incarnations modernes des héros de Dostoïevski. Au reste, laissez-moi vous dire que dans cette version décoiffante, la bonté et l'idéalisme d'hier s'en sont allés ou, plutôt, ont foutu le camp.

De nouveau, Castorf multiplie les scènes rock'n'roll: poursuite sur la patinoire, accès de jalousie de Natalia à l'encontre d'Aljocha, saoulerie à la vodka sous la pluie, séance de danse sur le toit, crise mystique en forme de retour à la terre et arrosage à pleins seaux d'eau des plus pauvres par les mieux nantis. Voici les faits saillants d'un spectacle brillamment défendu et techniquement époustouffant mais qui s'étire sur cinq longues heures. Si Castorf était venu à Montréal avec l'adaptation d'un ouvrage plus connu, il aurait pu faire un tabac. En offrant au public une œuvre que celui-ci n'est pas en mesure d'apprécier vraiment, le festival n'aide pas sa cause. Question de respect envers des spectateurs généralement bien disposés mais dont l'horizon culturel n'a pas à ressembler en tous points à celui du public européen.

Audace, éloquence et plaisir

On parle ici, irrévérencieusement, de la langue, de l'américanisation de la culture canadienne et du théâtre qui n'a droit qu'à d'anciennes usines désaffectées...

AFTER SUN

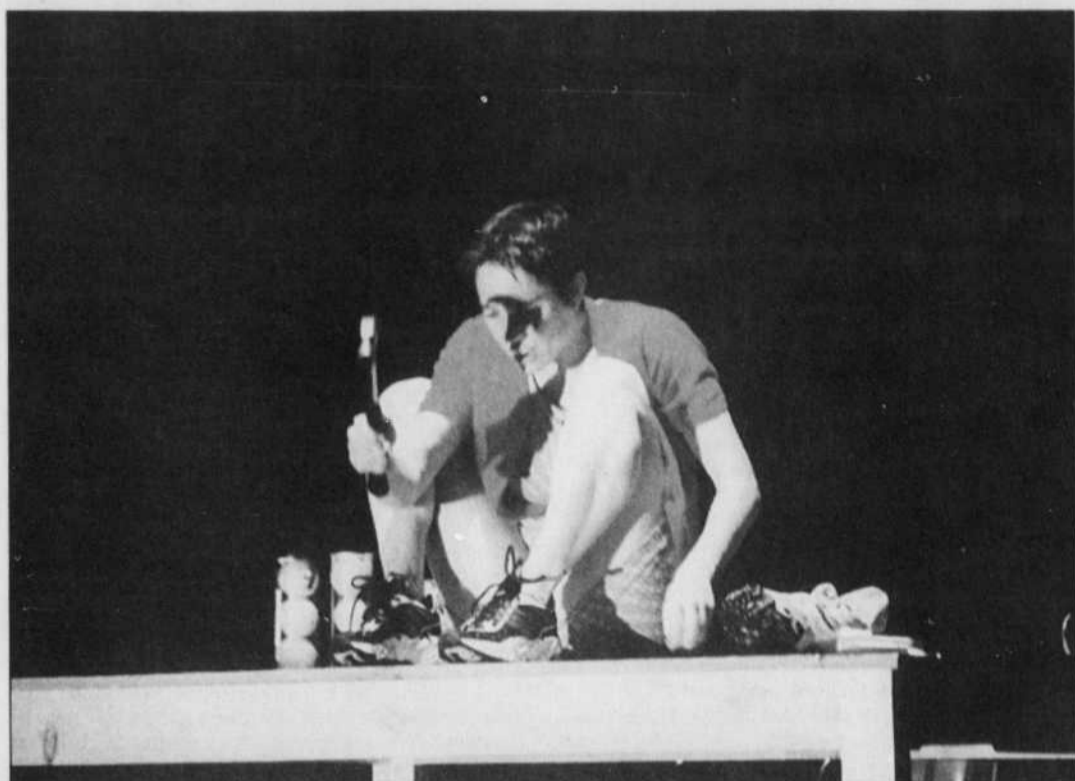
Texte, mise en scène et scénographie: Rodrigo Garcia.
Éclairages: Carlos Marquerie.
Avec Patricia Lamas et Juan Lorient. Présenté par La Carnicería Teatro à l'Usine C jusqu'au 7 juin.

SOPHIE POULIOT

Irrévérencieux à souhait, tel est le théâtre de l'Argentin établi en Espagne Rodrigo Garcia. On ne fait pas de quartier. D'entrée de jeu, plutôt que de dire au public que leur ville est extraordinaire, comme le font tous les artistes le moindrement imbus de rectitude politique, les deux protagonistes, Patricia et Juan, confessent à quel point le Canada leur apparaît triste et Montréal, carrément déprimant. Il est question de la langue, de l'américanisation de la culture canadienne — existe-t-elle seulement? —, du théâtre qui n'a droit, pour locaux, qu'à d'anciennes usines désaffectées...

After Sun traite aussi du déclin. Sans aucune pitié, le pape, les mortards et Diego Maradona sont tournés en bourrique. Ce dernier, ancienne idole du soccer, a sombré dans tous les vices, dans la déchéance bordée d'or et de popularité. Or plusieurs ont la naïveté de croire que là réside la vraie vie, qu'il s'agit d'un idéal vers lequel il est normal que chacun tende. Le mythe du succès passe donc à la moulinette, tout comme la mort — tabou par excellence qu'on ne traite habituellement qu'avec des gants blancs — et l'inconscience.

Garcia propose un théâtre éminemment politique. Il dénonce sans vergogne les non-sens qui parasitent la vie quotidienne. Le sacro-saint travail et la sécurité d'emploi priment-ils sur toute autre valeur? Même lorsqu'il s'agit d'un emploi ennuyeux et stérile? Est-ce une qualité, une habileté à ajouter à son curriculum que de savoir trahir, c'est-à-dire se servir des autres, sous couvert d'affabilité, afin de s'auto-



JOSÉ ANTONIO CARRERA

Dans *After Sun*, l'Argentin établi en Espagne Rodrigo Garcia dénonce franchement, audacieusement, sans pourtant verser dans la provocation gratuite.

promouvoir au détriment de toute autre considération? La clé du bonheur est-elle l'insipidité? À ce propos, Juan donne ses cinq prin-

Rodrigo Garcia propose un théâtre éminemment politique

d'une réflexion pertinente. La faiblesse du spectacle réside probablement en ses éclairages, pas toujours efficaces, contrairement à la musique qui, parfois délibérément intolérable, s'avère d'une précision impeccable.

Quant à la mise en scène, non seulement est-elle rythmée, mais elle laisse une large place au mouvement. Que les interprètes singent une course échevelée en moto — ou en Renault 5 modifiée — ou qu'ils dansent le tango des cuisiniers de fast-food, ils prennent complètement possession de la scène et leurs interactions avec le public achèvent de conférer au tout un caractère humain, actuel et au-

thentique. D'ailleurs, les jeunes adultes se sont montrés particulièrement touchés par ce spectacle, puisque plusieurs d'entre eux sont restés plusieurs minutes à applaudir, debout, les artisans d'*After Sun*.

La plus belle qualité du spectacle de Rodrigo Garcia est sans doute l'équilibre, le dosage presque parfait qui le caractérise. *After Sun* dénonce franchement, audacieusement, sans pourtant verser dans la provocation gratuite. Le pathétique y résonne l'absurde sans heurts, tout comme les interactions avec le public s'harmonisent aux instants plus poétiques, métaphoriques que contient la production. *After Sun* est donc un bel exemple de théâtre éloquent, pertinent et efficace.



THOMAS AURIN

Une scène tirée d'*Humiliés et offensés* revu par Frank Castorf.

Cascades présente une production du Théâtre des Grands Chênes de Kingsey Falls

Pâté de campagne

Billets en vente dès maintenant!

DÈS LE 18 JUIN 2003

AVEC MICHEL CHARETTE NORMAND CHOUINARD
SYLVIE FERLATTE FRANÇOIS L'ÉCUYER MONIQUE SPAZIANI
TEXTE DE JOSÉE FORTIER ET FRANÇOIS CAMIRAND
MISE EN SCÈNE SOPHIE CLÉMENT

RÉSERVEZ MAINTENANT (819) 363-2900
www.grandschenes.ca

Québec Cascades aptp

Charlotte Laurier a toujours donné l'image d'une comédienne libre, originale, qui choisit ses rôles et qui les mène (...). Capharnaüm lui ressemble.

La Presse

Une première œuvre forte et substantielle, dans laquelle déchirements et difficultés côtoient poésie et tendresse.

www.radio-canada.ca

Premier exercice formidable (...) Chapeau Charlotte!

Le Journal de Montréal

Une mise en scène sentant l'urgence du propos (...) un texte intelligent et moderne.

www.montheatre.qc.ca

Production VESPERA présente en codiffusion avec le Théâtre de La Manufacture

capharnaüm

Texte et mise en scène: Charlotte Laurier

avec: Suzanne Lemoine, Marie-José Normand, Patrice Savard, Maxime Denommée, François Gourd et Anique Kenza

Assistance à la mise en scène: Armick Asselin
Concepteurs: André Rioux, Frédéric Page, Yanick Macdonald, Majik Oly Loopy, Nicoletta Massone et Caterina Chamberland

29 mai au 14 juin

4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC RÉSEAU ADMISSION
www.theatrelaliborne.com 514.790.1245 ou
514.523.2246 1.800.361.4595

LA LIBORNE

Culture Montréal LA CULTURE AU CŒUR DU DÉVELOPPEMENT DE MONTRÉAL

Rencontre publique CULTURE ET QUARTIERS

MATINÉE

Conférence d'ouverture
Pratiques et politiques culturelles urbaines
EDUARD DELGADO, Fondation Interarts, Barcelone

Panel Culture et territoires
Aménagement, planification et intervention culturelle territoriale
HÉLÈNE LAPERRIÈRE, urbaniste
GÉRARD BEAUDET, urbaniste
ANNICK GERMAIN, sociologue
ROSE-MARIE GOULET, artiste

APRÈS-MIDI

Tables rondes Réseaux de proximité et espaces culturels identitaires
Pôles culturels et relais interculturels des quartiers
LAURENT LEGAULT, Arr. Ahuntsic-Cartierville
ISABELLE ASSUNÇÃO, Arr. Villiers-Saint-Michel-Parc-Extension
ANNIE VIDAL, Faites de la musique
CAROLINE HAYEUR, Projet photographique à Saint-Michel
WILLIAMSON LAMARRE, Café-Jeunesse Multiculturel, Montréal-Nord
JEAN-FRANÇOIS LECLERC, Centre d'histoire de Montréal
ANNE MASSICOTTE, Association culturelle du Sud-Ouest

Inscription gratuite pour les membres de Culture Montréal / 20 \$ non-membres (service de traiteur en sus)

Jeu 12 juin 2003
9h00 à 17h30
Usine C
1345, av. Lalonde, Montréal

RSVP avant le 10 juin 2003
auprès de Denise Leprohon
T (514) 845-0303 # 24
adm@culturemontreal.ca
www.culturemontreal.ca

Québec

THÉÂTRE DE COMBAT **Rodrigo García**
La Carnicería Teatro MADRID

After Sun

Une allégorie mordante d'un monde qui carbure à la surconsommation. Complètement déjanté!

DERNIÈRE CE SOIR USINE C

DERNIÈRE CE SOIR
Burning Vision Marie Clements / Peter Hinton

CE SOIR ET DEMAIN
Coincidence d'un potentiel infini Farine Orpheline

SUPPLÉMENTAIRES
L'Éden Cinéma Marguerite Duras / Brigitte Haentjens
10-11-12 juin à 20h

www.fta.qc.ca
INFO-FESTIVAL (514) 871-2224

billetterie **Articulée**
(514) 871-2224
1-866-844-2172

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM

ADMISSION

Culture

CINÉMA

Un petit miracle
tout en présencesUN TOIT, UN VIOLON,
LA LUNEDocumentaire écrit et réalisé par Carole Laganière.
Image: Serge Giguère. Montage: France Pilon.
Québec, 2003, 65 minutes.

MARTIN BILODEAU

La documentariste Carole Laganière a (bien) choisi un titre poétique. *Un toit, un violon, la lune*, pour coiffer son magnifique documentaire tourné l'été dernier au Chez-nous des artistes, coopérative d'habitation située rue Beaubien. Depuis hier, le cinéma du même nom présente en exclusivité ce documentaire atypique qui, à l'image de son titre, provoque chez les spectateurs un sentiment de traversée, d'élévation, de transcendance.

Ainsi, contrairement à ce qu'on pourrait croire, *Un toit, un violon, la lune* n'est pas un simple portrait du Chez-nous des artistes. Ce n'est pas non plus uniquement le portrait du groupe des gens qui y vivent. Transcendant les limites géographiques et les contingences dramaturgiques, Carole Laganière fait à travers ce voyage dans l'au-delà de la carrière des artistes le portrait d'états divers: la patience, l'obstination, la nostalgie, la résignation, la vieillesse, dont elle observe les signes chez une dizaine de gloires oubliées et d'artistes manqués.

Enveloppée dans la poésie des rêves de ses protagonistes, Carole Laganière livre une œuvre vibrante, émouvante, simple et retenue, à l'écart de toute lecture ou analyse sociologique. La cinéaste se hisse au niveau de leurs rêves, avec leurs fulgurances et leurs aberrations, résistant dans son dialogue avec eux à la tentation d'intervenir, de conseiller, de

consoler ou de complimenter. Cette approche humble, effacée, permet au film de devenir le réceptacle de vérités brutes sur lesquelles la cinéaste appose très peu de filtres.

Du coup, on ne peut rester indifférent devant les petites ironies de l'écrivain Jean Côté, les déceptions de la peintre Mariette Fortin-Ruiz, ou encore les confidences de la chanteuse Terri Vanier, qui rêvait de passer à l'émission de Johnny Carson et qui a remplacé son rêve par celui de passer six mois d'hiver en Floride afin d'y chanter pour les retraités. Comme elle, certains des artistes du Chez-nous font encore la bringue, parmi lesquels Guy «le roi du drum» Nadon et le percussionniste Emile «Cis-co» Normand — ce dernier encore hanté par le souvenir de la vente de ses drums, il y a quinze ans. Avec humour, Guy Provencher, qui fut Bill Wabo dans *Les Belles Histoires des pays d'en haut*, regarde un épisode de la série et confie en substance à Laganière, à propos de son jeu: «C'est pas mal, mais il y a des choses que je ferais autrement aujourd'hui.»

Le film les rappelle à notre mémoire, et continuera de parler en leur nom après leur départ. Sans *Un toit, un violon, la lune*, qui se serait interrogé sur le sort de Melody, ancienne danseuse de cabaret qui, à 72 ans, attend «que le Seigneur vienne [la] chercher»? La confidence est filmée avec un grand respect, l'image du directeur-photo Serge Giguère affichant à la fois une proximité physique et une distance sentimentale assez caractéristiques de l'approche privilégiée par la cinéaste. Dans le hors-champ d'où elle pose ses questions, Carole Laganière agit comme une incluse, jamais comme une intruse. Que son film parvienne à nous inclure et à nous projeter avec lui jusqu'à la lune tient du petit miracle.

Carole
Laganière
livre
une œuvre
vibrante,
émouvante,
simple
et retenue



SOURCE FILMS EN VUE

Tourné surtout au Mali et au Burkina Faso. *Dabla! Excision*, de la Québécoise Erica Pomerance, ne prétend pas outrer le spectateur par des spectacles de voyeurisme horribles mais suscite surtout des questions.

Des images qui font mal

Erica Pomerance met en question les vrais enjeux derrière la pratique de l'excision

DABLA! EXCISION

Réalisation et scénario: Erica Pomerance. Image: Erica Pomerance et Bill Kerrigan. Musique: Nathalie Dusseault. Documentaire. Au cinéma Parallèle d'Ex-Centris du 6 au 18 juin.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Les images font mal et le sujet aussi. L'excision, ou plus terrible encore l'infibulation, est toujours pratiquée dans 26 pays d'Afrique sur près de deux millions de fillettes par année, dont 90 % sont des Maliennes. Et dans des conditions artisanales qui causent non seulement de terribles douleurs mais aussi des infections à répétition, et qui nuisent à l'accouplement, à l'accouchement. Sa prohibition dans certains pays ne l'empêche pas de fleurir. Les opérations se font alors au noir, cé-

dant devant l'ignorance et le poids de la coutume.

Tourné surtout au Mali et au Burkina Faso. *Dabla! Excision*, de la Québécoise Erica Pomerance, ne prétend pas outrer le spectateur par des spectacles de voyeurisme horribles mais suscite surtout des questions. Suivant des femmes qui combattent en Afrique l'excision, en une campagne d'information jamais assez porteuse, il met en question les vrais enjeux derrière pareille pratique. Ceux-ci puisent leurs racines dans la volonté masculine de contrôler et museler la sexualité des femmes. Un homme viendra expliquer qu'une femme non excisée est comme une pintade qui court partout et échappe au mari. Mais d'autres ne parviennent même pas à pénétrer leurs épouses victimes d'infibulation, tant l'orifice est rétréci. Du moins, le sujet, jadis tabou, est-il débattu de nos jours dans la communauté africaine de l'Ouest, où il trouve surtout sa niche. Un des intérêts

de ce documentaire réside dans le fait qu'il ne laisse pas les hommes en dehors du coup mais recueille leurs témoignages pour les aider à changer.

On assiste à ces discussions où tous les points de vue sont abordés, on voit les femmes engagées, dont des Québécoises parties à bas pour lutter contre ce fléau, expliquer inlassablement les dangers de cette coutume. L'une d'entre elles, ex-exciseuse au Sénégal, a failli perdre sa fille à la suite de l'opération et rangea son couteau. Au Burkina Faso, une loi interdit la pratique de l'excision mais nombreuses sont les familles qui se rendent au Mali pour obéir à la tradition. Le film nous entraîne aussi à Montréal, où des femmes africaines viennent se faire soigner.

Dabla! Excision est parfois un peu confus dans sa forme mais le documentaire se révèle aussi troublant que percutant à nos yeux d'Occidentaux qui n'ont pas envie de voir mais le devraient pourtant.

LE DEVOIR



Présent
sur toutes les
scènes culturelles

Abonnements : (514) 985-3355 1 800 463-7559



SOURCE FILMS EN VUE

Au Burkina Faso, une loi interdit la pratique de l'excision, mais nombreuses sont les familles qui se rendent au Mali pour obéir à la tradition.

C a h i e r s p é c i a l

Bonne fête Québec

samedi
Publié le **21** juin

Tombée publicitaire
le 13 juin

LE DEVOIR

Culture

le cinéma pour l'horaire complet, consultez L'AGENDA

exCentris HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA



SOURCE EQUINOXE FILMS

Le milieu et la famille d'Angelo réunissent à eux seuls tous les clichés rattachés à la communauté italienne.

Chronique de mœurs au service du gag

Le film d'Émile Gaudreault met en scène une sortie de placard d'abord folklorique...

MARTIN BILODEAU

reprocher sa futilité à *Mambo Italiano*, comédie d'Émile Gaudreault (réalisateur de l'aberrant *Nuit de noces*) tirée de la pièce du même nom de l'Italo-Québécois Steve Galluccio, tant cette futilité est au cœur du projet.

Au carrefour des communau-

tés italienne et gay, la satire, qui, depuis deux ans, fait rire les deux solitudes canadiennes, reproduit au grand écran son effet de vaudeville socioculturel. Un vaudeville aux couleurs criardes, aux accents tapageurs, souvent très drôle, à l'avant-plan duquel Galluccio

et Gaudreault arbitrent un combat arrangé entre la réalité et la caricature. La première est défendue par Angelo Barberini (Luke Kirby), jeune Italo-Montréalais gay désireux, depuis qu'il est amoureux de Nino (Peter Miller), de sortir du placard. La seconde est représentée par le milieu et la famille d'Angelo, qui réunissent à eux seuls tous les clichés rattachés à la communauté italienne. Le jeune homme de 27 ans aurait souhaité ne pas faire souffrir ses proches en faisant sa déclaration. Or ses parents (Ginette Reno et Paul Sorvino, justes et dans le ton) vivent pour souffrir ou, du moins, pour faire digne étalage de leurs souffrances. La nouvelle fait donc chez eux l'effet d'un séisme qui à son tour déculotte Nino, chérubin d'une maman aux dents longues (Mary Walsh, désopilante) qui, comme son fils, aurait préféré plus de discrétion dans cette affaire. Ajoutez à ce portrait de groupe une sœur névrosée (étonnante Claudia Ferri) qui a à cœur la dignité de son frère et une agaçante femme d'affaires (Sophie Lorain) qui n'en a que pour les beaux yeux de Nino et vous avez assez de barils de poudre pour pulvériser les temps morts.

De fait, les sentiments, les personnages, les situations, le jeu des acteurs, tout dans *Mambo Italiano* est mis au service du gag et de l'instant. À l'inverse, aucun effort valable n'est mis au service du sujet qui, sur le plan psychologique, reste inconstant, ambigu, contradictoire. Histoire d'amour, chronique de mœurs, satire d'un milieu et comédie sur l'affranchissement, *Mambo Italiano* offre en effet tout et son contraire. Par exemple, le film se moque de la communauté gay, à laquelle Angelo ne veut pas adhérer, et du même souffle rit de ceux qui en sont exclus; il tape à coups de bâton de guignol sur la communauté italienne et la conforte dans ses débordements dès l'instant où le pouvoir de celle-ci est mise au service du héros; il expose la difficulté pour certains gays de sortir du placard et n'affiche qu'un mépris amusé pour ceux qui y renoncent.

Ne cherchez pas dans *Mambo Italiano* la finesse d'un Woody Allen ni l'audace d'un Pedro Almodóvar, les deux principaux repères de Gaudreault. Dans la première bobine, les efforts qu'il déploie pour nous faire comprendre sans nous le montrer qu'Angelo et Nino forment

un couple auraient décontenancé le premier et fait hurler le second. On peine d'ailleurs à croire au couple Angelo-Nino tant l'union paraît artificielle et décalée du manège socioculturel qu'elle actionne.

Mambo Italiano se prépare maintenant à attaquer le marché américain (le film sera distribué aux États-Unis par Samuel Goldwyn) dans l'espoir de surfer sur la vague de *My Big Fat Greek Wedding*. On ne peut d'ailleurs faire autrement que comparer les deux films. Or que celui-ci ne soit pas en deçà de celui-là n'en fait pas pour autant un grand film.

MAMBO ITALIANO

D'Émile Gaudreault. Avec Luke Kirby, Peter Miller, Sophie Lorain, Claudia Ferri, Ginette Reno, Paul Sorvino, Mary Walsh. Scénario: Émile Gaudreault et Steve Galluccio, d'après sa pièce. Image: Serge Ladouceur. Montage: Richard Comeau. Musique: FM Le Sieur. Canada, 2003, 90 minutes.



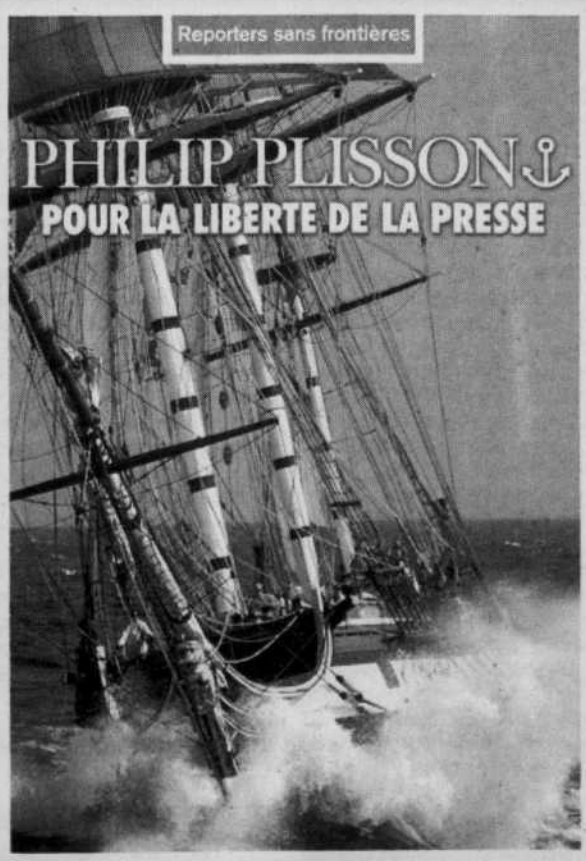
SOURCE EQUINOXE FILMS

Angelo Barberini (Luke Kirby, à droite), jeune Italo-Montréalais gay, est désireux de sortir du placard depuis qu'il est amoureux de Nino (Peter Miller).

N'ATTENDEZ PAS QU'ON VOUS PRIVE DE L'INFORMATION POUR LA DÉFENDRE

Reporters sans frontières

PHILIP PLISSON & POUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE



Soutenez Reporters sans frontières. Achetez l'album de photographies de Philip Plisson. 10,50 \$.



www.rsf.org

InformAction présente

un toit un violon la lune

un film de Carole Laganière

Produit par Nathalie Barton

produit avec la participation de Fonds canadiens de télévision - Téléfilm Canada; programme de participation au capital Québec (Crédit d'impôt cinéma et télévision - Gestion SODEC); Fonds documentaire Reporters SODEC (Société de développement des entreprises culturelles - Québec); Gouvernement du Canada (Crédit d'impôt pour films au vidéo (Canada)) avec la collaboration de Radio-Canada et Canal 5

www.informactionfilms.com www.cinemabeaubien.com

À l'affiche! CINÉMA BEAUBIEN 2306, Beaubien E. 721-8000 Horaires: 13h45 - 15h30 17h15 - 19h00 - 20h45

«Ginette Reno et Paul Sorvino, UN DUO IRRÉSISTIBLE. Une comédie REDONDISSANTE ET COLORE... On se tape constamment sur les cuisses!»
Claude Deschênes, RADIO-CANADA

«Une recette PARFAITE! Des textes piquants qui mettent le SOLEIL EN BOUCHE. On s'amuse et réfléchit à travers les rires! DES ACTEURS EN OR!»
Steve Bergeron, LA TRIBUNE

«JE N'AVAIS PAS AUTANT RI DEPUIS LONGTEMPS!»
Patrice Héroux, RADIO-ÉNERGIE

«AMÉLIE POULIN n'aurait pu mener une meilleure aventure!»
Dimitri Kataduh, HOUR

«Mambo est une COMÉDIE RYTHMÉE, TOUCHANTE... un film qui saura plaire à tous les publics.»
Matthew Hays, MBSOR

Mambo Italiano
de ÉMILE GAUDREULT

GINETTE RENO PAUL SORVINO LUKE KIRBY PETER MILLER SOPHIE LORAIN MARY WALSH CLAUDIA FERRI PIERRETTE ROBITAILLE DINO TAVARONE

VERSION FRANÇAISE

MONTREAL	PARISIEN	POINTE-CLAIRE	LASALLE (Place)	L'ANGELIER 6
MEGA PLEX GUZZO	PARADIS	TASCHEREAU 18	MEGA PLEX GUZZO	PONT-VIAU 16
COLOSSUS L'AVL	ST-EUSTACHE	BOUCHERVILLE	ST-BRUNO	TERREBONNE 14
STE-THERESE 8	CHATEAUGUAY ENCORE	CARREFOUR DORION	PLAZA DELSON	LACHENAIE
HULL	QATINEAU	ROCK FOREST	GALERIES ST-YACINTE	CARREFOUR DU NORD
SHAWINIGAN	TROIS-RIVIERES O.	DRUMMONDVILLE	JOLIETTE	CINEMA DU CAP
RUE DE L'ES GRANT	MAQUOG	VALLEYFIELD	AYLMER	CINEMA ST-JEAN
ST-BASILE	GRENVILLE	LOUISEVILLE	VICTORIAVILLE	MONT-TREMBLANT

À L'AFFICHE! ST-EUSTACHE L'AVL

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

PARAMOUNT	COLISEE KIRKLAND	VERSAILLES	CAVENDISH (Mail)	COTE-DES-NEIGES
MEGA PLEX GUZZO	DES SOURCES 10	VALLEYFIELD	MEGA PLEX GUZZO	PARADIS
COLOSSUS L'AVL	PONT-VIAU 16	HULL	SHERBROOKE	MAISON DU CINEMA
CHATEAUGUAY	STE-ADELE			

SON DIGITAL

Culture

DISQUES CLASSIQUES

Des cordes par dix et par seize

FRANÇOIS TOUSIGNANT

SCHUBERT FOR TWO

Franz Schubert: Sonate en ré majeur D. 384 (arr.: Mats Bergström); Moment musical D. 780, n° 3 (arr.: F. Kreisler et Göran Söllscher); Sérénade D. 957, n° 4, Sonate en la mineur «Arpeggione» D. 821, Valses et ländler divers (arr.: Börje Sandquist et G. Söllscher); 15 danses D. 365 (arr.: F. Schubert). Gil Shaham, violon; Göran Söllscher, guitare. DGG 471 568-2.

La guitare est un instrument qui reprend en mode. Cela permet de réentendre un répertoire longtemps passé à l'oubli et également de reprendre certaines pratiques d'autrefois. Le catalogue des œuvres du XIX^e siècle pour cet instrument est somme toute fort mince. Pourtant, on oublie que Berlioz en jouait, que Paganini adorait gratter de cet instrument pour se détendre et que même Schubert savait accompagner quelque mélodie à cet instrument lors de certaines rencontres amicales.

C'est originellement avec Paganini que le violoniste Gil Shaham et le guitariste Göran Söllscher ont repris contact avec ce pan intime de la musique. Leur enregistrement *Paganini For Two* (DGG 437 837-2) se voit ici complété par un programme tout entier consacré à Schubert. Certes, dans ce second enregistrement, il y a beaucoup d'arrangements apocryphes; ceux-ci ne trahissent cependant en rien l'esprit de



l'époque des schubertiades. Les 15 danses qui terminent le disque sont des arrangements que l'éditeur de l'époque attribue au compositeur lui-même (même si certains doutent aujourd'hui de la justesse de cette attribution). Les autres arrangements sont de la plume de guitaristes et de violonistes, dont Söllscher lui-même.

Deux grandes œuvres constituent l'ossature de ce disque principalement composé de miniatures. La première sonate pour violon et piano — souvent appelée sonatine — ouvre le bal de manière fort convaincante. Faut-il souligner encore le génie de Shaham au violon? Tout tombe juste et pile, avec une sonorité toute en douceur. D'ordinaire, le piano a tendance à y être un peu prépondérant. Avec un «accompagnement» de guitare, la sonate prend d'autres reflets, plus intimes, et se voit mieux équilibrée sur le plan des rapports de volume, notamment dans le deuxième mouvement.

L'autre gros morceau est l'*Arpeggione*. Il s'agit ici aussi d'une transcription, mais là, nul ne peut crier à l'iconoclasme. L'*Arpeggione* étant un instrument disparu, on l'entend souvent au violoncelle aujourd'hui, sans parler de l'alto et du violon. A ce compte-là, une transcription en vaut bien une autre. Curieusement, c'est aussi le moment le moins convaincant, là où l'absence de coffre de la guitare se fait la plus dérangeante.

Restent néanmoins de formidables bijoux. Cette version des *Danses D. 365* méritait vraiment de sortir des écoles où on l'utilise surtout comme exercice d'ensemble. En plus, au lieu de suivre l'ordre prescrit, les interprètes ont inventé le leur. Cela non seulement rend le tout plus personnel mais fait en sorte que ce qui n'est souvent qu'un accompagnement de fond devient presque toujours intéressant à entendre. L'arrangement du *Moment musical* par Kreisler fera sourire d'aise, comme celui de la célèbre *Sérénade* tirée du *Schwanengesang* (*Chant du cygne*).

Dans ce genre de musique se trouve toujours un jardin secret.



Franz Schubert

Les valse et ländler des pages n° 6 à 10 sont des instants où le souffle de l'inspiration accomplie a soufflé sur le studio Glenn Gould de Toronto, là où l'enregistrement a été réalisé. Ici, chaque note porte un sens. Tout est fait avec une telle simplicité qu'une grande profondeur, la véritable magie de Schubert, en ressort. C'est tellement bien joué qu'on oublie la perfection des instrumentistes. Sur un disque qu'on croirait principalement décoratif au premier abord, on trouve des plages de vraie musique. Cela est un secret qu'on aime partager, même si on préfère le goûter seul, et qui vaut largement le débours.

CONCOURS MOLINARI 2001-02

Vsevolod Chmoulevitch: Quatuor à cordes «Romantique»; Moritz

Eggert: Kleine Fluchten (Little Hideaways); Wolf Edwards: Island; Alberto Colla: In memoria di Sergej Prokofiev. Quatuor Molinari: Olga Ranzenhofner et Johannes Jansonius, violon; David Quinn, alto; Julie Trudeau, violoncelle. Atma ACD2 2286.

L'automne dernier, le quatuor Molinari faisait entendre les œuvres primées lors de son premier concours international de composition pour quatuor à cordes. Trois prix et une mention spéciale, voilà quel fut le verdict qu'on peut maintenant mieux apprivoiser et écouter à loisir: le concert a en effet été porté au disque. Avant de dire un mot au sujet des compositions, il faut reconnaître d'entrée de jeu, avec admiration, la qualité des interprètes, qui jouent tout

cela avec une passion et un engagement irréprochables. Il faut aussi souligner la qualité de la prise de son et de l'image sonore. La personnalité et la perspective font de ce disque une sorte de petit prodige de la technique, où cette dernière devient vraiment un art.

Le programme montre la grande ouverture du Molinari. On va du style «de citations» avec le *Quartetto in memoria di Sergej Prokofiev*, de l'italien Alberto Colla, au langage dans la mouvance de la seconde école de Vienne. Quatre compositeurs, donc quatre styles; on ne peut taxer les musiciens d'étroitesse de vue, et on en entend de toutes les couleurs. Cela ne veut pas dire qu'on ne sente pas quelques affinités — ce que le palmarès avoue de toute façon.

Ainsi, le quatuor ayant reçu le premier prix, le *Quatuor «Roman-*

tique» du Russe Vsevolod Chmoulevitch s'impose vraiment comme la substance du disque. Cela vous emporte dès le départ en une sorte de tourbillon ininterrompu qui se mesure à la réussite de la *Suite lyrique* de Berg ou de certains mouvements de son compatriote Schnittke. Avec ce quatuor, on tient la preuve que malgré la censure officielle de l'ancien régime soviétique et sa musique officielle, la mouvance de la modernité était bien vivante et ne se limitait pas à des épiphénomènes comme l'édit Schnittke ou Sofia Gubaidulina en sont des figures de proue. La jeune génération reprend ce flambeau d'une certaine tradition avec fierté et, surtout, une formidable conviction.

Si le quatuor pourrait paraître d'esthétique un peu «démodée» dans certains cercles occidentaux plus ancrés dans les secousses du minimalisme et du retour à la rythmicité carrée, il triomphe de toute la force de ses idées si puissamment abouties. Le compositeur réussit le tour de force de se maintenir sur la corde raide, de forcer ses interprètes à jamais ne la quitter, imposant aux auditeurs de devoir sans répit s'élever à ce niveau d'urgence.

A côté de cela, les autres œuvres laissent parfois sur notre faim. La musique, au lieu de s'imposer comme chez Chmoulevitch, se fait plus servante d'un propos parfois un peu vaseux. Qu'importe, le «jury» a quand même retenu des pièces à l'écriture solide dans lesquelles, malgré des plages un peu faciles, il ne se trouve guère de place pour l'ennui. Cela boucle donc la boucle de la première édition alors que le Molinari vient de lancer la seconde. Date limite pour envoyer sa partition inédite: le 1^{er} avril 2004. On doit avoir moins de 40 ans à la même date et proposer une partition d'au maximum 20 minutes. En plus des bourses associées aux prix, un concert est annoncé au printemps 2005, de même qu'un enregistrement des œuvres primées. Avec ce qu'on entend sur le disque consacré à la première édition, on ne peut que se dire: vivement la suite!

VITRINE DU DISQUE

Du passé comme tremplin

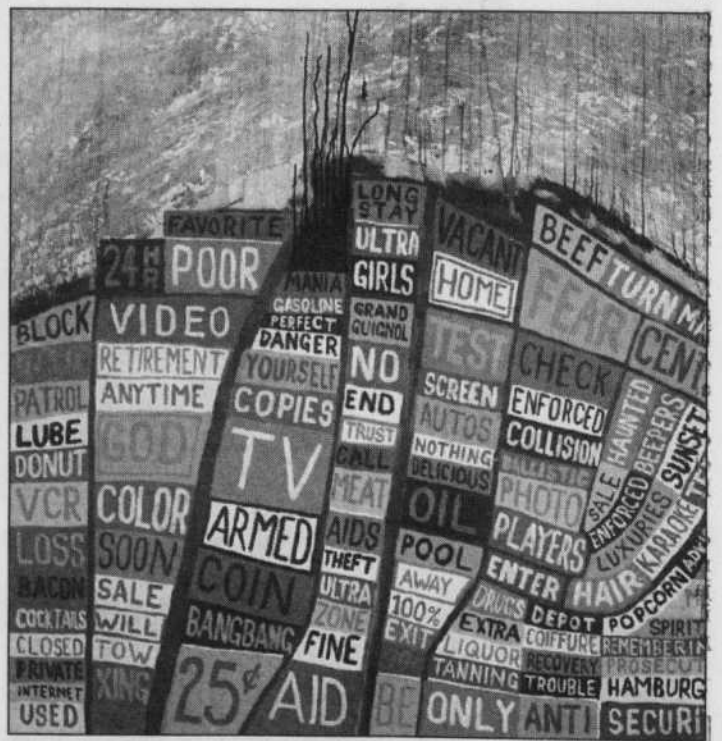
HAIL TO THE THIEF RADIOHEAD (PARLOPHONE - EMI)

On se perdait en conjectures depuis plusieurs mois déjà. Que pourrait bien servir Radiohead à ses fans après des jalons expérimentaux aussi décisifs que *Kid A* et *Amnesia*? Un des groupes les plus marquants de la dernière décennie effectue donc un autre virage. *Hail To The Thief* brusque les habitudes. Plus pop et moins électronique, ce nouvel album se sert du passé comme d'un tremplin. Sur 2 + 2 = 5, les guitares apparaissent de nouveau. La voix de Thom Yorke s'avère toujours aussi intense. Nettement sombre et ambigu, ce premier extrait marque le ton. Il y a par ailleurs d'autres trouvailles mélodiques remarquables: *Sail To The Moon*, *There There*, *Scatterbrain*. Un vrai travail d'orfèvre. On se rapproche même du chemin parfois sublime que traçait *OK Computer*. Avec *Hail To The Thief*, la formation britannique opte pour la spontanéité avant tout. Enregistré en quelques semaines dans les studios Ocean Way à Los Angeles (en compagnie du producteur habituel, Nigel Godrich), ce sixième album revisite un monde connu. La ligne de piano de *Punch Up At The Wedding* tend vers *Pyramid Song* alors que *I Will* se rapproche de *Like Spinning Plates*. On dirait que Radiohead semble plus que jamais déterminé à devenir un vrai groupe de rock. Loin d'être une suite logique à *The Bends*, un tel album se méfie de la routine. *Keep The Wolf From The Door* termine le tout de façon magistrale. La surprise est peut-être moins grande qu'au moment de la parution de *Kid A*, sauf que Radiohead continue d'avancer. Alors que Blur s'est complètement perdu avec le fastidieux *Think Thank*, Jonny Greenwood et les siens prouvent qu'ils en ont encore beaucoup à dire. Radiohead serait-il simplement redescendu sur terre?

David Cantin

WE WERE BORN IN A FLAME Sam Roberts (Universal)

Avec Sam Roberts, c'est un peu le meilleur des deux mondes: un rock franchement accessible qui s'adresse à la plus grande majorité. De plus, ça n'a rien de bête ou de racoleur. Populaire dans le bon sens du terme, *We Were Born In A*



Flame carbure à l'énergie et à la passion. En écoutant le succès *Brother Down* (déjà paru sur la carte de visite *The Inhuman Condition*) ou *Where Have All The Good People Gone*, on croirait entendre un disciple avoué de Neil Finn. Mélodiste étonnant, l'Anglo-Montrealais pourrait très bien connaître un succès fort enviable. On risque d'ailleurs de voir sa tête de bourlingueur un peu partout cet été. Quoi qu'il en soit, l'auteur-compositeur se débrouille plutôt bien sur ce premier album officiel. De l'hymne rassembleur (*Don't Walk Away Eileen*) à la ballade intimiste (*Taj Mahal*), Roberts souhaite se faire entendre haut et fort. À l'image d'un *working class hero* de la chanson à texte, on ressent un désir de toucher à l'essentiel sans la mièvrerie des lieux communs. «*What's wrong with me / I know what I don't wanna be*», clame Roberts sur *Dead End*. Cet ancien violoniste est-il prêt à devenir la prochaine sensation rock canadienne? Seul l'auteur d'un titre tel *The Canadian Dream* peut, au fond de lui-même, avoir la réponse à cette question.

D. C.

PUNK THE DAYLIGHT ROBBERY Selfmademan Smallman Records

Les groupes post-hardcore et emo se multiplient sans cesse. Difficile, voire impossible, dans ce

cas, de se démarquer de la masse; les noms se succèdent et finissent par se confondre. Pas certain que les Montréalais de Selfmademan réussissent l'exploit, mais force est d'admettre qu'ils ont de quoi pour convaincre. La jeune formation née en 1999 a trimé suffisamment dur pour se retrouver comme premier groupe québécois à avoir signé sur la petite étiquette manitobaine Smallman Records. Le groupe se réclame de formations comme Hot Water Music (là-dessus, on ne va pas s'obstiner, la filiation est évidente, peut-être trop), Jawbreaker, Planes Mistaken for Stars and Face to Face, mais une autre référence serait peut-être les texans de At The Drive In, dont les Montréalais retiennent une part de l'énergie et une sorte de fougue, de détresse aussi, un ton presque implorant au moment de gueuler leur critique sociale. L'album comporte une pièce acoustique pas piquée des vers. Peu de surprises, parfois légèrement approximatif, mais franchement pas mauvais.

Bernard Lamarche

THE ART OF ARROGANCE The Sainte Catherines (Dare to Care/Local Distribution)

Le précédent opus des punkeux du Centre-Sud, *The Machine Gets Under Way*, comme le précédent

VOIR PAGE 8: VITRINE



Jean-Henri Fragonard, Le balser à la dérobée, v. 1786-1788, Musée de l'Ermitage, Saint-Petersbourg (Russie)

Les charmes discrets du XVIII^e siècle

Au temps de Watteau, Chardin et Fragonard. Chefs-d'œuvre de la peinture de genre en France À Ottawa jusqu'au 7 septembre 2003

Entrez dans l'intimité des boudoirs, assistez aux conversations de la cour, soyez témoins de scènes d'un quotidien enchanteur en admirant une centaine de tableaux réalisés par les artistes les plus prisés de l'époque.

Billets et renseignements : 1 888 541-8888 (613) 998-8888 380, promenade Sussex, Ottawa 1 800 319-ARTS musee.beaux-arts.ca



Musée des beaux-arts du Canada National Gallery of Canada



LE DEVOIR

DE VISU

Mallarmé relu

GUIDO MOLINARI

Galerie René Blouin
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 501
Jusqu'au 14 mai

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Fascinant combien nos attentes peuvent nous tromper. À la galerie René Blouin, où l'artiste plasticien Guido Molinari, un de ceux qui ont marqué l'histoire ici, présente ses nouvelles œuvres, la surprise est totale. On présumait que les tableaux en question allaient poursuivre dans la voie des damiers qu'il présentait il y a quatre ans à la galerie Eric Devlin: des œuvres toniques aux permutations de couleurs, au sein d'une grille bien établie. Or, il en est tout autrement.

Comme s'il renversait l'énergie chromatique toute verticale de l'ancienne série des *Quantificateurs*, la nouvelle œuvre de Molinari se déploie, se délie de-vrait-on dire, dans l'espace de la galerie, mais cette fois à l'horizontal. Une longue bande flotte presque dans l'espace, tranchant le carré de la galerie en deux parties d'un coin à l'autre, une bande dont les flancs sont recouverts, selon une rythmique singulière, de pans colorés selon les couleurs primaires: le rouge, le bleu et le jaune.

Au mur, un texte. Autrefois illustré par une lithographie d'Odilon Redon, le poème *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, de Stéphane Mallarmé, est reproduit à grande échelle sur les murs de la galerie, en face du tableau panoramique, dans sa mise en page d'origine, distendue, aérée, où les blancs et les silences articulent la lecture tout autant que les mots ou la syntaxe qui les lient.

Admirable architecture sonore, mettant en mouvement le langage poétique, le texte et sa forme particulière ont souvent inspiré d'autres œuvres (en musique: Christophe De Coudenhove (1991); en vidéo: Bill Seaman (1996), etc.). Par la suspension des balises du texte, le poème, porté par une écriture lyrique, avait fourni à son auteur les occasions de se libérer des entraves de la linéarité.

Le poème, publié dans la revue *Cosmopolis* en 1897, efface les structures de l'écriture métrique, il fait de la lecture un acte de création. Ainsi, de sa lecture, Molinari a tiré une nouvelle œuvre.

Aux espaces blancs du texte de Mallarmé correspondent les plages monochromes du tableau linéaire. À chaque nouvelle page coïncident des changements de couleurs. L'emplacement des mots dans l'affluence de blancheur baignant le texte est synchronisé avec des retraits de couleur dans le tableau.

Tout est affaire de rythme dans cette pièce. L'œuvre rappelle cette réflexion que Mallarmé adressait jadis à Verlaine: les mots, écrivait-il — «qui déjà sont chez eux pour ne plus recevoir d'impressions du de-

hors — se reflètent les uns sur les autres jusqu'à paraître ne plus avoir leur couleur propre, mais n'être que les transitions d'une gamme». Cette gamme, Molinari la reprend avec une rare connaissance de la couleur, aboutissement d'une longue fréquentation de la matière colorée.

Ainsi ce large cordon de couleurs juxtaposées et superposées est-il criblé des trouées de couleur intense qu'y ont laissées les mots à plus grande échelle. L'idée d'y voir d'anciennes cartes d'ordinateur perforées effleure l'esprit alors que, de façon plus abstraite, ce sont les saccades, les accélérations et les ralentissements du mouvement qui l'emportent. Tout se passe comme dans le texte, à ceci près que ce sont les couleurs qui combinent leur pouvoir à celui de la rythmique, plutôt que les mots et leurs valeurs bien à eux.

Hommage?

Impossible, par contre, de ne pas ressentir un certain malaise devant cette pièce. Il devient impossible de trancher pour savoir s'il faut y lire un hommage, des références ou une appropriation pure et simple de l'art d'autres artistes québécois. La parenté est trop évidente pour la taire. L'esthétique y devient ainsi une question éthique.

Par la succession des couleurs dans l'horizontalité du support, par les lignes de couleur qui viennent transpercer l'espace des monochromes, impossible de ne pas voir le regrettable Yves Gaucher relisant Webern — cette série historique provenait d'une volonté de transcrire visuellement les reliefs rythmiques d'une musique sérielle — ou du moins certaines des dernières séries du peintre et graveur, notamment celles vues à *Peinture peinture*. Aussi, par les trouées que laissent les mots disparus, impossible de ne pas y voir Rober Racine découpant les pages du dictionnaire. Ce qui n'a rien pour déguiser ces mimétismes partiels, c'est que les deux artistes, Racine et Gaucher, sont également représentés par René Blouin. La distance est trop courte.

Écrire cela, c'est oublier toutefois combien Gaucher et Molinari, le fait était bien documenté, ne se blairaient pas. C'est nier aussi les coloris chers à Gaucher, rarement aussi flamboyants (quoique, vers la fin...). C'est aussi faire fi que l'abstraction n'est pas l'affaire de Racine.

Qui plus est, écrire cela, avoir ces doutes que rien cependant ne peut dissiper, c'est oublier que la traduction chromatique d'une rythmique musicale était aussi dans l'art de Molinari. La sérialité était sienné autant qu'à Gaucher, par exemple. L'aventure du Quatuor Molinari le prouve, l'intérêt du peintre pour la musique moderne ne date pas d'hier. Mais l'amalgame de toutes ces références et de tous ces renvois donne un goût suré à l'agréable surprise de voir Molinari secouer nos habitudes.

JOSÉPHINE

LE GRAND AMOUR
DE NAPOLÉON
Musée Stewart
Île Sainte-Hélène
Jusqu'au 8 septembre 2003

JEAN-FRANÇOIS
NADEAU
LE DEVOIR

Après le succès de l'exposition *Napoléon* tenue en 1999, le Musée Stewart de l'île Sainte-Hélène présente cet été *Joséphine*, son «grand amour». Le succès populaire de l'exposition *Napoléon* avait de quoi inciter le musée à poursuivre dans la même voie: 100 000 visiteurs. Voici donc, en guise de suite, la première exposition mondiale consacrée à sa plus célèbre compagne. On espère accueillir cet été 60 000 visiteurs avant que l'exposition ne se transporte à Baton Rouge pour commémorer le 200^e anniversaire de la vente de la Louisiane par Napoléon.

Née Marie-Joséphine Rose en Martinique, Joséphine est la fille d'une riche famille de la colonie, les Tascher de La Pagerie. Le domaine familial, sis au milieu d'une imposante plantation, compte 217 esclaves, dont 53 vieillards et infirmes, de même que 67 enfants de moins de 14 ans. Quelques gravures présentent une idée de ce qu'est alors cette colonie où règnent sans partage des Français qui, depuis 1635, refoulent les autochtones.

Le père de la petite Rose, née en 1763, a à cœur le maintien et l'ac-

croissement de son pouvoir réel autant que symbolique. Dans cet esprit, il arrive à convaincre le marquis de Beauharnais, gouverneur de l'île, de marier son jeune fils avec sa seconde fille. Mais celle-ci meurt. Et voilà que c'est Marie-Joséphine Rose qui se voit offerte au jeune Beauharnais, un militaire de carrière. Deux enfants et un divorce plus tard, voilà Joséphine installée en France, où elle plonge dans la Révolution et ses suites.

Tandis que l'ex-mari navigue sur une mer politique et militaire particulièrement instable, au point d'y perdre la tête en 1794, Joséphine apparaît de plus en plus solide sur la terre parisienne. Quelques trop rares indications de l'exposition laissent entendre à quel point elle devait manier avec science l'art des alliances prometteuses. En fait, au moment où Bonaparte l'a connue, elle était à cet égard une des reines de Paris, d'ailleurs plutôt indolente et facile.

Joséphine et l'Empire

Ses belles relations, Joséphine les utilise volontiers dans des jeux de coulisse dont ne s'occupe guère cette exposition. L'exposition est plutôt conçue comme un long hommage quasi fétichiste à cette femme. Pour connaître les relations politiques et amoureuses de Joséphine, il faudra penser à lire un livre plutôt que de marcher d'une vitrine à une autre. Dans cette exposition, l'hagiographie semble grande comme un empire.

Amoureux fou de sa Joséphine, le jeune général Bonaparte l'épouse en 1796, deux jours avant de lancer sa campagne d'Ita-

lie. Sur l'acte de mariage, Napoléon se vieillit de 18 mois et Joséphine se rajeunit de quatre ans. Elle a en fait 32 ans, lui 26. Les victoires militaires se succèdent. Napoléon se fait consul. Et l'ambition du couple ne cesse de gonfler. Napoléon: «Une femme qui couche avec son mari exerce toujours une influence sur lui.»

Bonaparte épouse de nouveau sa Joséphine en 1804, mais cette fois devant l'Église. C'est son oncle qui proclame l'union. Le lendemain, le couple se fait proclamer empereur et impératrice par le pape Pie VII. «Il vaut mieux mourir roi que de vivre prince.» La somptueuse représentation qu'a donnée David de la scène est célèbre. Mais les bretelles de la traîne du sacre de l'impératrice et une reconstruction de sa parure n'arrivent pas à faire oublier que pareil personnage repose tout entier sur le monopole de la violence.

À partir du sacre de Notre-Dame, Napoléon veut plus que jamais magnifier son pouvoir. Le faste le plus extravagant est mis en vigueur. Les palais de Saddam Hussein ou les délires de la plupart des dictateurs du XX^e siècle ne sont rien en comparaison de cela. Joséphine tient son prestige politique d'un homme qui plonge l'Europe dans le sang et la désolation. Pourtant, «la mode est la raison de vivre de Joséphine», affirme un carton de l'exposition placé près d'une robe de soie brodée.

L'exposition présente des portraits de Joséphine que les ouvriers utilisaient dans les manufactures de porcelaine de Sèvres afin de produire des représentations à sa gloire. Le sculpteur Joseph Chénard multiplie les effigies en marbre de la souveraine. Le culte

de la grandeur semble infini. Qui pouvait y mettre un terme sauf Napoléon lui-même? À la mi-décembre 1809, au nom de la raison d'État (l'État, c'est lui...), Napoléon rend officiel son divorce. Le couple ne semble jamais s'être embarrasé des liaisons, mais cette fois Napoléon désire un héritier.

L'exposition est plutôt conçue comme un long hommage quasi fétichiste à cette femme

Joséphine trouve un refuge plus que confortable à Malmaison, avec le concours de l'empereur. Elle «se retire avec dignité» et fait agrandir de 656 hectares cette propriété qui en compte à l'origine 70. Évidemment, les loisirs qu'on y pratique sont nobles: la botanique, la musique, la minéralogie, la zoologie, les travaux d'aiguilles... Plusieurs pièces témoignent des intérêts de Joséphine, qu'on présente par ailleurs comme à l'origine de la renaissance pour les esthétiques du Moyen Âge...

Dans sa retraite dorée, «le tsar Alexandre I^{er} ne manque pas de lui rendre plusieurs fois visite», même lorsque le devoir semble l'appeler ailleurs. À l'approche de sa mort, qui sera causée par une infection pulmonaire, «elle a le courage, la force et la dignité de recevoir le roi de Prusse». Elle avait 51 ans. Et sa dépouille sera honorée de plusieurs projets de tombeau.

L'exposition ne manque pas de souligner la descendance de cette femme. Plusieurs monarques d'aujourd'hui ont un lien direct avec elle, par le biais de sa fille Hortense: les rois de Suède, de Norvège, des Belges, les reines du Danemark, le grand-duc du Luxembourg...

Est-ce que Napoléon avait raison d'affirmer que «l'estime publique est la récompense des gens de bien»?



SOURCE MUSÉE NATIONAL DE CÉRAMIQUE DE SÈVRES
Buste de l'impératrice Joséphine par Alexandre Brachard.

VISITEZ L'EXPOSITION
que donne l'artiste-peintre Hervé Teboul
dans son atelier-galerie de Montréal.
«Aux Couleurs de Provence»
5022, Côte-des-Neiges, Mtl - Visites de 14h à 18h
Coin Côte-des-Neiges/Queen Mary (514) 736-2001
www.herveteboul.com

Le 7 juin 1994

RENÉ DEROUIN larguait 19 000 pièces céramiques
du projet *MIGRATIONS* au fond du fleuve Saint-Laurent.



Exposition de l'installation LA LIGNE DORMANTE
Musée de la Mer, Havre-Aubert, Îles-de-la-Madeleine
Jusqu'au 31 août 2003

EXPOSITION ET VENTE IMPORTANTE DE MAÎTRES CANADIENS

(en provenance de successions et de collections privées)

M.A. Fortin	F. H. Varley	C. LeSauter	A. Pellan
J.P. Riopelle	A.Y. Jackson	J.P. Dallaire	C. Gagnon
W. Kurelek	J.P. Lemieux	A. Savage	R. Richard
H. Masson	S.M. Cosgrove	R. Pilot	J. de Tonnancour
D. Milne	J.G. Lyman	F.S. Coburn	L. de Bellefleur

et bien d'autres...

Ne manquez pas cette occasion exceptionnelle
d'acquérir des maîtres canadiens à des prix raisonnables.

Heures d'ouverture :

• Exposition : samedi 7 juin de 11h à 17h,
dimanche 8 juin de 12h à 17h, lundi 9 juin de 11h à 17h
L'exposition se poursuit jusqu'au 15 juin 2003 à

La Galerie d'arts contemporains

2165, Crescent, 2^e, Montréal (514) 844-6711 www.artcontemporains.net
Nous achetons des tableaux de qualité

Dernière journée

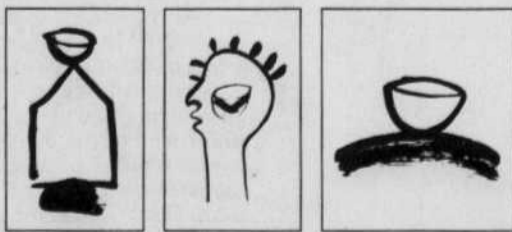
CATHERINE FARISH

Œuvres récentes

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent 192E T51 514-849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

VILLE DE MONTRÉAL
Arrondissement de Lachine



Au plus profond du repos
Œuvre de Pierre Bellemare

commissaire de l'exposition : Pascale Beaudet

Exposition présentée jusqu'au 8 juin 2003

MUSÉE DE LACHINE 1, chemin du Musée, Lachine
514 634-3471, poste 346

Ouvert du mercredi au dimanche de 11 h 30 à 16 h 30



Culture et Communications
Québec

Exposition

Du 27 avril au 29 juin

Trasitto
FIORE



Commissaire : Françoise Le Gris

Heures de visite

Mardi, mercredi, jeudi,
samedi et dimanche :

de 13 h à 17 h.

Vendredi : de 9 h à 12 h

et de 13 h à 20 h.

Relâche le 24 juin.

L'entrée est libre.

Visite-atelier pour la famille :

le dimanche 25 mai à 13 h 30

Rencontre avec l'artiste :

le dimanche 1^{er} juin à 14 h

Sur

ALFRED-PELLERIN

MAISON DES ARTS DE LAVAL

1399, boulevard de la Concorde Ouest
Renneville, Laval (514) 862-4420

L'AGENDA

chaque samedi

Culture
et
télé
pour ne
rien
manquer

Au Musée Marguerite-Bourgeoys,
accueillez la *Grande Recrue* de 1653
en assistant à la création théâtrale :

La grande traversée

15 mai au 7 septembre 2003
Jeudi au dimanche
Version française 15 h 30
English version 11:30 p.m.

Musée Marguerite-Bourgeoys
Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
400, rue St-Paul Est. | Vieux-Montréal
514 282-8670 | www.marguerite-bourgeoys.com

Port de Montréal
Musée de la Ville de Québec
Québec

Culture

À dos de vampire

La littérature et le cinéma gothiques possèdent le pouvoir de m'envoûter. Le hurlement des loups à la lune au cœur des Carpates désertes a bercé mes lectures d'enfance. Sur un écran de cinéma, la vue d'un beffroi, en ombre chinoise écorchant la nuit, me procure d'ineffables frissons. On ne me sert jamais si bien la terreur qu'à la sauce romantique, façon *Nosferatu* de Murnau, avec noble vampire à cape sur fond de décor crépusculaire. Coulées de sang bleu sur coulées de sang rouge. Blancher nacrée des belles victimes exsangues. Longue vie au comte Dracula!

Qu'allais-je faire en Transylvanie, au lendemain de la furie de Cannes, sinon un pèlerinage gothique vers les sources noires? Invitée à un petit festival culturel québécois en terre roumaine, l'occasion d'emprunter un circuit Dracula, plus loin, plus haut, au cœur des Carpates, m'a détournée de ma mission. Et comment résister?

Ces terres battues par les vents ont vu naître Vlad Tepes, au doux surnom de Vlad l'Empaleur. Fier adversaire des Turcs au XV^e siècle, ce prince affichait un goût prononcé pour l'empalement des infidèles, voleurs et coquins de tout poil. Les superstitions d'un pays à la géographie montagneuse, sauvage, aux forteresses en nids d'aigle, ainsi qu'un certain Bram Stoker, romancier irlandais de son état, auraient fini de transformer ce hardi et féroce personnage en Dracula vampirique.

À-je précisé que les paysages de la Transylvanie ressemblent, en plus dramatique, à ceux du Québec, avec grands espaces et forêts mystérieuses? Les villes médiévales y sont toujours entourées de murs d'enceinte. À Sibiu, les fenêtres des toits en forme de



Odile Tremblay

paupières alanguies vous surveillent du coin de l'œil à travers des passages voûtés, déserts à minuit. C'est l'heure où glissent sur les pavés des personnages à tête de chauve-souris, enfants par une troupe de théâtre, roulant à bicyclette sur fond d'orage. Effet gothique assuré.

Le culte de Dracula a beau nous enchanter, il nous vaut hélas le regard torve des gens du lieu. Les Roumains n'en finissent plus de grogner contre l'illustre vampire, outrage à leur réputation. D'où leur acharnement à vouloir nous convaincre que Dracula constitue un simple mythe. Et un mythe insultant pour eux, par-dessus le marché. Non, la gousse d'ail ne fait pas partie de leur menu quotidien, assurent-ils. Oui, les miroirs réfléchissent leur image, et nulle âme chez eux ne s'évanouit à la lumière du jour. Et les loups auraient été décimés des Carpates depuis belle lurette. «On en importe même quelques-uns de Pologne pro forma», ajoutent les autochtones, achevant par ces cyniques paroles de désespérer l'esprit romanesque.

Nos hôtes jurent sur leurs dents pointues que le redoutable Vlad Tepes n'est jamais venu au château de Bran, dont vous escaladez les escaliers casse-cou au milieu des montagnes pour rêver de pieux fichés au cœur du vampire. Bram Stoker aurait transformé ledit château en antre de Dracula sans se préoccuper de vérité historique. Tout au plus d'aucuns reconnaissent-ils du bout des lèvres que Vlad, loin d'y rêgner, y fut incarcéré quelques jours par les Saxons.

«Aucun rayon de lumière ne tombait des fenêtres», avait écrit à la fin du XIX^e siècle le romancier irlandais. «Les créneaux endommagés se profilent, comme des dents, dans le ciel où brillait la lune.» A lui la vérité des contes...

Quelle vérité, au juste, s'acharnent à demander ces rabat-joie? Et ceux-ci vous rappellent perfidement que Stoker n'a jamais mis les pieds en Roumanie. Images du château de Bran et des environs à l'appui, aidé par un Hongrois plus ou moins bien intentionné, l'écrivain aurait créé de toute pièce cet univers gothique. Soit!

Mais depuis quand le réel prétend-il détrôner l'imagination souveraine?, oppose-t-on, à bout d'arguments à tant de mauvaise foi nationale. Et le tyran Ceausescu ne fut-il pas l'avatar moderne de Dracula, attestant de l'immortalité du mythe? Ce château de Bran, sur ses hauteurs, n'en finit pourtant plus de crier son appartenance au monde des ténèbres. Et puis, les maisons des villages aux alentours arborent toutes une croix. Afin de conjurer les mauvais esprits. Certes, et quoi d'autre?

Draculéens du monde entier, on cherche là-bas à vous mentir en niant l'évidence du vampirisme transylvanien. Après tout, Vlad Tepes, qui bouffait entou-

ré de cadavres embrochés, a vraiment existé. Ça, c'est du solide.

De fait, à Sighisoara, sa maison natale est transformée (misère!) en restaurant pour touristes. Vlad Dracul, dit le Mauvais (père de notre empaleur), éleva entre ces murs de pierre ses rejetons assoiffés de sang. Or le mot *dracul*, en vieux roumain, signifie à la fois dragon et diable. C'est dire à quel point le sceau maléfique pèse sur la dynastie. On grignote sur la terrasse du noir berceau. Dans la boutique du coin de la rue, la vue d'une icône insolite, dite madone aux chauves-souris, vous rassure sur la nature des lieux. Oui, cette ville est peuplée de sortilèges. Et honni soit qui prétend le contraire!

Au fait, n'est-il pas question de créer en Roumanie un Draculaland? L'UNESCO s'oppose à défigurer la Transylvanie aux bâtiments anciens pour y ériger ce temple du kitsch. Qu'à cela ne tienne! Celui-ci poussera sans doute quand même à quelques kilomètres de Bucarest, non loin de la sépulture du prince sanglant. Ils ont beau maudire Dracula, les Roumains sont si pauvres, et le mythe est si cher au cœur des visiteurs argentés...

On rit pour ne pas pleurer. Du moins le poète national M. Eminesco, bon prince, nous laisse-t-il rêver en paix: «Attentive... en ses boucles fauves / la lune argente son front pâle / de ses grandes prunelles bleues / toute la légende s'exhale...», écrivait-il.

J'ai rapporté ses vers dans mes bagages. Même avec le pieu du réel et du kitsch fiché au cœur, Dracula persistait à relever pour moi sa tête de damné. Avec la gueule d'acteur de Bela Lugosi. Et des canines d'enfer. otremblay@ledevoir.com

VITRINE DU DISQUE

SUITE DE LA PAGE E 6

d'ailleurs, *Those Stars Are For You*, nous avaient arrêté. Solides, les deux sorties promettaient des jours intéressants pour les Montréalais. Le dernier disque n'a rien pour briser la conviction que nous avons de tenir là une des meilleures formations punk en ville. Les nombreuses heures passées à tourner sur le continent nord-américain et en Europe auraient-elles payé. La formation, sans s'être assagie, a pris de l'âge, dans le bon sens du terme. On savait que The Sainte Catherines maîtrisait l'idiome punk-rock comme peu y arrivent. La plus-value de la bande du chanteur Hugo Mudie vient du fait qu'elle semble moins collée directement sur la formule connue, comme si le groupe avait pris de la distance par rapport à ce qu'il faisait auparavant. Éloigné de ses modèles (Hot Water Music, encore, et Grade, peut-être), The Sainte Catherines n'a jamais pimenté sa musique d'autant de nouvelles petites idées qui permettent de se démarquer, justement. Et les variations de ton et d'intensité (d'autres l'ont aussi noté) font en sorte que la charge émotionnelle de l'ensemble passe encore mieux.

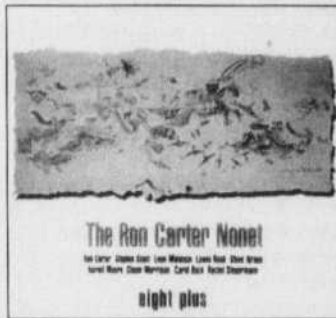
B. L.

JAZZ

RON CARTER

Eight Plus Dreyfuss

À plusieurs reprises au cours de l'histoire du jazz, des musiciens ont tâté des cordes. Charlie Parker, Paul Desmond, Lee Konitz, pour n'évoquer que les gros canons du genre, ont essayé de combiner saxos et violons. La plupart du temps, la tentative s'est terminée en eau de boudin. Plus rare-



ment, la sauce a monté. Ce fut le cas de Ron Carter. C'est encore le cas aujourd'hui de ce contrebassiste qui poursuit, au fond, l'admirable boulot amorcé en son temps par l'immense contrebassiste que fut Sam Jones.

Il y a bientôt 30 ans de cela, Carter nous a gratifiés d'un double album intitulé *Piccolo*. Lui jouait justement de la piccolo, Buster Williams était à la contrebasse, Kenny Barron au piano et Ben Riley à la batterie. On se souvient que l'aventure fut d'autant plus riche qu'elle contrastait avec la majorité de ses semblables.

Aujourd'hui, Carter récidive. Il nous propose l'alliance de cinq jazzmans avec quatre violoncellistes. Et comme ce fut le cas dans les années 70, lui tient la piccolo, la contrebasse étant entre les mains de Leon Maleson. À une exception, toutes les pièces composées portent la signature Carter. L'exception? *A Song For You* de Leon Russell. Oui, oui... le Russell de Muscle Shoals, de Joe Cocker, le producteur de Freddie King.

Toujours est-il que le charme opère presque autant que la première fois. La palette sonore étant plus ample que dans les années 70, cet *Eight Plus* est riche. Comment dire? C'est noyé papillon, smoking et *Titanic* ou Monte-Carlo. Par contre, il

n'est pas aussi subtil et jazzé que le premier. Bref, cet album est à l'image de Ron Carter: aristocrate.

Serge Truffaut

POP

LOWEDGES

Richard Hawley (XL - Sélect)

Mieux connu en tant que guitariste de Pulp, Richard Hawley compte parmi les auteurs-compositeurs les plus sous-estimés chez les Britanniques. À la manière d'un Scott Walker ou d'un Roy Orbison, ce crooner mélancolique se distingue grâce à une pop orchestrale d'une finesse exemplaire. Avec *Lowedges*, il signe un deuxième album impeccable. Sorte de journal intime impressionniste, ces pièces nous ramènent en arrière à propos des chagrins comme des décisions les plus compulsives. À l'aide d'une ambition artistique à la hauteur de son talent, Hawley flirte aussi avec une variété sans complexe. Sur les *Dartin'*, *The Only Road* ou *The Motorcycle Song*, on sent un authentique parti pris musical. Avec ses airs de rocker libertain sur le boîtier, l'homme aime bien chanter: «*I'm standing on the edge now / The dark was in the light goes out / You know you were so cruel / All the things you put me through.*» Un tel refrain est pourtant connu. Ses compositions très orchestrées ramènent également à Burt Bacharach, des mélodies simples en apparence, où l'ironie se cache toujours dans un coin quelconque. Il serait dommage qu'une maîtrise d'écriture de ce calibre passe encore inaperçue. On se doit de faire meilleure connaissance avec Richard Hawley.

D. C.

ÉLECTRO

IAMBROKEN...

Désormais (Intr_Version - Fusion III)

On se souvient de la première tentative de Mitchell Akiyama et Joshua Treble sous le nom Désormais. *Climate Variations* cherchait déjà à unifier l'électronique ambiante avec un rock plutôt minimal. Maintenant, sur *Iambroken...*, on a affaire à un résultat beaucoup plus dense dans son ensemble. Avec l'aide de quelques musiciens de la scène indépendante montréalaise, le duo continue ses explorations hybrides. Dans une perspective qui se rapproche des plus récents albums de Four Tet ou Manitoba, on entre ici dans un croisement où l'instrumentation rehausse des nappes sonores aux couleurs organiques. Akiyama découpe des bribes d'harmonies afin de mieux

les mêler à des crissements abstraits. L'album se déploie ainsi tel un flot continu qui n'a rien d'ennuyeux. Quelques moments d'excès viennent même brouiller les pistes d'une inspiration sereine. Une noirceur révélatrice s'empare de cette recherche jusqu'à maintenant parmi les plus intéressantes de ce créateur de la métropole.

D. C.

FRANCOPHONE

LES ORIGNAUX INQUIETS

Alligator Trio (Seppuku - Local Distribution)

On ne peut pas dire que le rock québécois se porte à merveille. Très peu de rivaux dans les alentours qui pourraient vraiment donner du fil à retordre aux White Stripes, à The Kills ou même aux Detroit Cobras. Il y a eu Le Nombre, mais voilà que point à

l'horizon l'Alligator Trio de Québec. Les Originaux Inquiets brassent à la manière de Gros Mené. Les Jacques Bref, Bob Dilemme et Albert Instinct malmenent les blues décapant qui flirte avec les influences du rock de garage. C'est sale, pesant et rempli de sueur. On a même eu le flair d'inviter le jocaliste André Moreau pour rire un peu en guise d'introduction. Par la suite, on entend une fougue incendiaire qui démente au maximum. Sur ces 17 morceaux, le rythme n'arrête jamais. Pour la subtilité, on repassera aussi. C'est peut-être ce qu'il faudrait pour que le rock d'ici se réveille un peu. Bien sûr, les comparaisons avec le Jon Spencer Blues Explosion sont encore trop évidentes. De plus, ce band de tavernes manque encore de métier. On est toutefois loin de la fausse parure des Respectables. En voilà, une bonne nouvelle!

D. C.

RÉCITAL D'ORGUE

Organiste M. VINCENT BOUCHER

Chapelle des Frères Maristes 14, Chemin des Patriotes St-Athanase (autoroutes 10 et 35) Dimanche le 8 juin à 20h 00

Entrée libre - Projection sur écran

CODES D'ACCÈS PRÉSENTE INSTALLATIONS SONORES

Sculpture, musique et nouveaux médias

Avec les œuvres de

STEPHEN DE OLIVEIRA MONIQUE JEAN MARTIN MARIER

Lancement, le samedi 7 juin à 20h00

Entrée : 5 \$ (un appétitif sera servi)

Fonderie Darling, 745, rue Ottawa (métro Square-Victoria)

Exposition du 8 au 14 juin

De 12h00 à 20h00 sauf le jeudi jusqu'à 22h00

Information : 514.879.9676 / www.codesdaccès.org

Musique sur le Mont-Royal

Festival de Musique de Chambre Montreal

Denis Brodt, Fondateur et directeur artistique

JUIN 2003

JUIN 2003

Series SAQ Les classiques de chambre

Tous les concerts sont à 20h

Jeudi 12

8 VIOLONCELLES !

Menotti, Piatigorsky, Popper, Villa Lobos

Samedi 14

RITMO LATINO AMERICANO NUIT TANGO

Ginastera, Larrea, Piazzolla

Mardi 17

PIANO EXTRAVANGANCE

8 mains Debussy, Ravel, Schubert

150^e Anniversaire de Steinway

Jeudi 19

ROMANCE RUSSE

Mussorgsky, Shostakovitch, Tchaikowsky

Samedi 21

SOIRÉE SCHUBERT

St. Lawrence Quartet

Mardi 24

PÂTISSERIE FRANÇAISE/CRÈME ANGLAISE

(St-Jean Baptiste Celebration)

Ravel, Saint-Saëns, Vaughan Williams

Jeudi 26

SOIRÉE JUDÉO-NEW-YORKAISE

Bernstein, Gershwin

Samedi 28

BELLA ITALIA

Vivaldi "Les Quatre saisons"

Hydro Québec présente

CONCERTS GRATUITS DANS LES RUES

Samedi 7, 14h

Dimanche 8, 14h

Mercredi 18, 12h10

Trois concerts sur la Place Jacques-Cartier

& Mardi 10, 12h10

à l'Atrium Culver,

1188, Sherbrooke O.

JAZZ

LES VENDREDIS CHAMBERJAZZ & JEANS

Chalet du Mont-Royal, 20h

Sous la direction artistique d'Oliver Jones

Vendredi 13

Chet Doxas Quartet

Du Festival de jazz de Montréal

Vendredi 20

D.D. Jackson Trio

Connait un succès international

Vendredi 27

Ranee Lee Group

Première dame de jazz du Québec!

Dimanche 22, 14h

Chalet du Mont-Royal

CONCERT FAMILIAL

Safari Animal Musicalus

Babar l'éléphant et Saint-Saëns

Carnaval des Animaux

(Apportez vos animaux en peluche!)

Poulenc, Babar l'éléphant

7 - 28 JUIN 2003 • Chalet du Mont-Royal

Billets et info (514) 489-3444 festivalmontreal@videotron.ca www.festivalmontreal.org

The Gazette

Ville de Montréal

Québec

Hydro Québec

CFEP

100%

SAQ

Sanson Bélar

La Scena Musicale

BANQUE NATIONALE

Info800

1947

LE DEVOIR

SAQ

SAQ

SAQ

SAQ

SAQ

SAQ

SAQ

SAQ

L'été au DOMAINE Forget 3 ans

LE FESTIVAL INTERNATIONAL 2003 SAINT-IRENE, CHARLEVOIX

Tous les concerts sont à 20h30 à moins d'une mention spéciale.

L'AVANT-GOÛT DU FESTIVAL

Samedi 14 Juin 20\$

L'Ensemble de Cuivres du Domaine Forget

Direction : Vincent Cichowicz

Solistes : James Sommerville, cor, Manon LaFrance, trompette,

Louise Cauffopé, piano

Œuvres de BULL, BLOCH, GABRIELI, et ENESCO.

Les cuivres s'éclatent !

Le Festival International du Domaine Forget 21 juin au 24 août 2003

Samedi 21 Juin 32\$

Les Violons du Roy

Direction : Jean-François Rivest

Solistes : Mathieu Dufour, flûte, Ronald Van Spaendonck, clarinette,

André Moisan, cor de basset

Œuvres de MENDELSSOHN, JOLIVET, CHOSTAKOVITCH

Musique pour la paix !

Mercredi 25 Juin 26\$

L'Orchestre symphonique des Jeunes de Montréal

Direction : Louis Lavigne

L'Ensemble Orchestral Contemporain de Lyon

Direction : Daniel Kawka

Œuvres de PHILIPPE LEROUX, AUGUSTA READ-THOMAS, JOSE EVANGELISTA

Jeunesse, exploration et découverte !

LES BRANCHES MUSIQUE

TOUS LES DIMANCHES DE 11h à 14h

15 juin «Les plus belles chansons d'amour»

Marie-Andrée Paré, voix et Jeannot Turcotte, piano

22 juin Athanor, Musique celtique

BILLETTERIE ET ABONNEMENT

(418) 452-3535 ou 1-888-DFORGET (336-7438)

www.domaineforget.com

L'ABONNEMENT AU FESTIVAL 10 billets de concert au choix

dans la programmation régulière du Festival pour seulement 225 \$ (taxes incluses), et bien plus encore. Vous n'y trouverez que des avantages, renseignez-vous.

ADMISSION Adultes : 26\$ ou 32\$

Aînés (60 ans et plus) : 24\$

Étudiants : 16 \$

Enfants jusqu'à 12 ans gratuits

Les taxes sont incluses dans les prix.

Charlevoix

Québec